

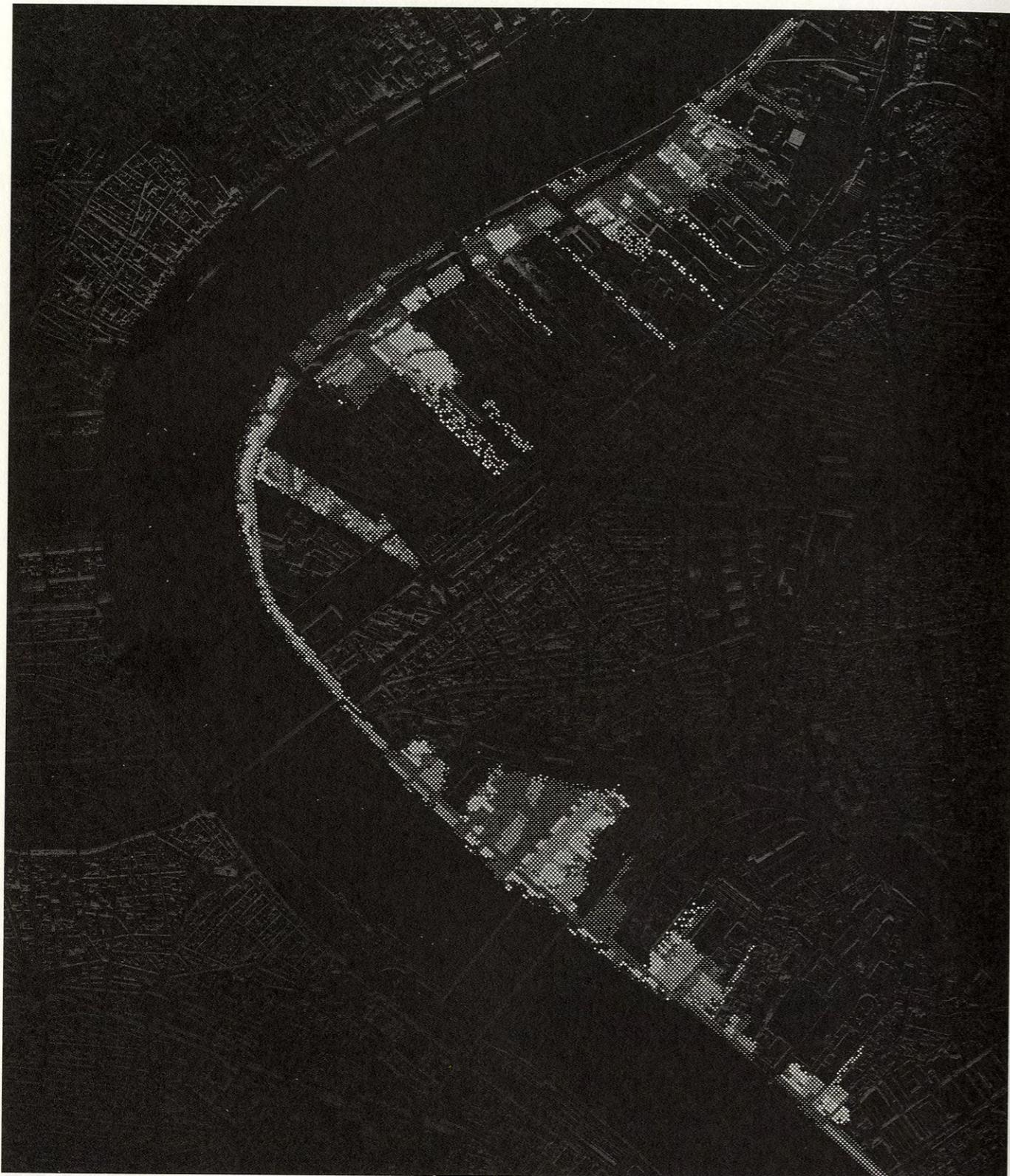
A photograph of a pond with green lily pads and fallen leaves floating on the water. The water is dark, and the lily pads are a vibrant green. Some leaves are brown and yellow, indicating autumn. The background shows a blue sky and green trees.

COMME UNE DANSE

Les carnets du paysage

ACTES SUD ET L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DU PAYSAGE

n° 13 & 14



GILLES A. TIBERGHIE : ENTRETIEN AVEC MICHEL DESVIGNE

Mutations urbaines et paysages à contretemps

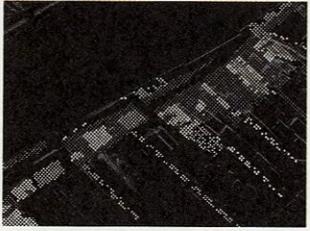
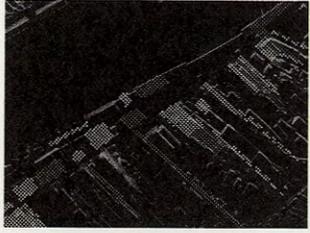
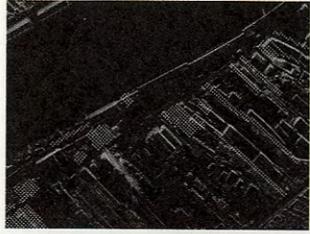
GILLES A. TIBERGHIE : *Quelle importance accordes-tu au mouvement dans ton travail ?*

MICHEL DESVIGNE : Le mouvement le plus intéressant, pour moi, ce n'est pas tellement celui de l'observateur, c'est celui du paysage qui se déplace. Pour dire les choses autrement, ce qui m'intéresse, c'est que le paysage n'est pas une constante, il n'est pas fixe. Il évolue en permanence. C'est particulièrement vrai à grande échelle, mais ça l'est aussi dans des lieux relativement petits ; le mouvement m'intéresse énormément dans la manière de concevoir des territoires et même des villes. Quand on parle de villes, il faut bien imaginer qu'elles se transforment tout le temps. Par exemple, l'un des projets qu'on a faits à Bordeaux concerne un territoire de mille hectares dont cent cinquante vont être transformés, mais cela prendra au minimum cinquante ans. Le projet, alors, c'est l'organisation des transformations pendant ces cinquante ans.

L'espace se transforme sans cesse ; c'est pourquoi je n'envisage jamais un lieu comme statique, mais que je le conçois toujours à travers une succession d'états. Cette succession est physiquement perceptible. La plupart du temps, on se rassure avec des images statiques et l'on conçoit ou l'on représente ces villes dans leur état final, un état qui n'existe pas, en fait. Mais dès qu'on sort de Paris, par exemple, ou même quand on va à l'est de la ville, à cinq cents mètres du jardin des Plantes, on voit bien que tout a bougé tout le temps et l'on comprend que tout bougera

Michel Desvigne est paysagiste DPLG, Gilles A. Tiberghien est philosophe.

PAGE PRÉCÉDENTE
Bordeaux, rive droite, France.
Structure végétale, phase 3.



Bordeaux, rive droite, France.
Structure végétale, phase 1.
Structure végétale, phase 2.
Structure végétale, phase 3.

1. Voir Michel Desvigne/Gilles A. Tiberghien, *Jardins élémentaires*, Carta Segrete-Villa Medicis, Rome, 1988.

encore beaucoup. C'est un paysage réellement, physiquement mobile. Tous les plans que l'on montre du développement de Paris sont imaginaires, en fait, parce qu'ils montrent un état fini de la ville qui n'existe pas.

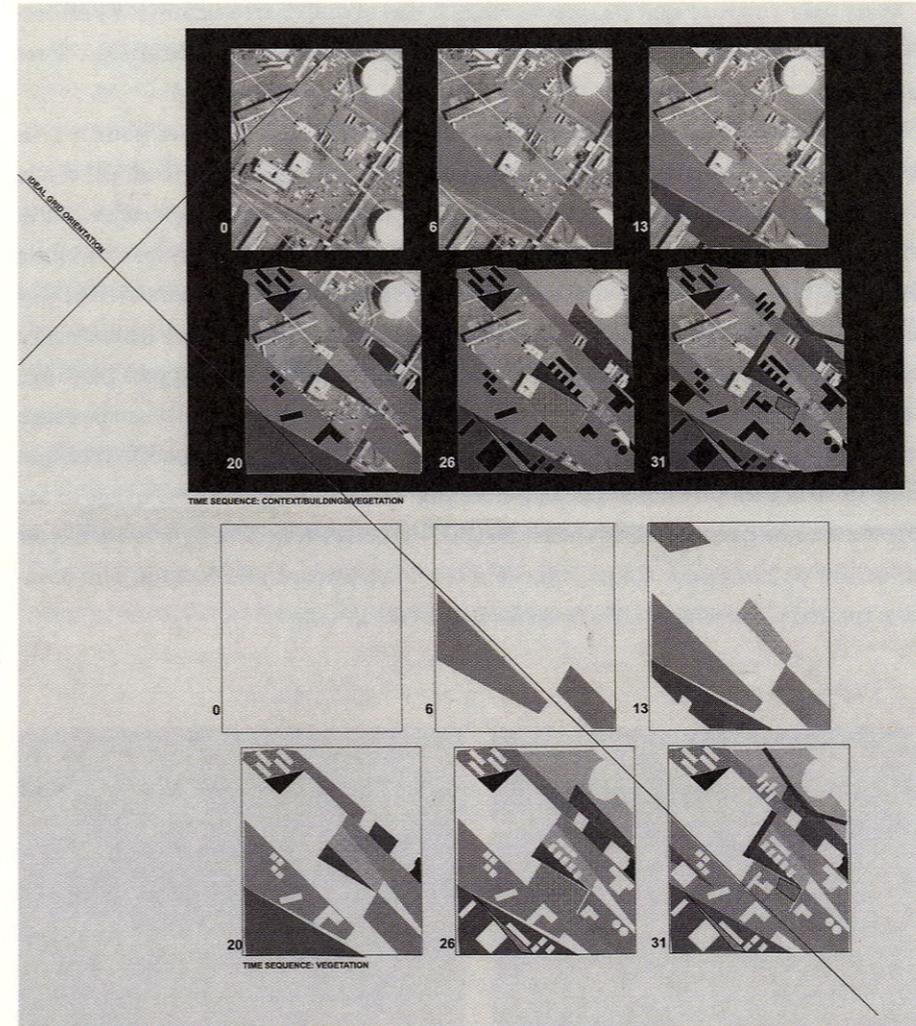
Cette image arrêtée sert comme outil politique, mais il est dépourvu de sens ; ce n'est en aucun cas un outil qui permet de comprendre le paysage. Je vois la ville comme je regarde une agriculture : c'est une jachère et elle migre en permanence. C'est comme ces friches qui se développent et qui sont ensuite entretenues, modifiées. De la même manière, la ville est une réalité mouvante et ce mouvement est pensé avec des outils administratifs ou technocratiques qui le maîtrisent : quand on vend un terrain, il y a un bail, etc. Pourtant, il y a peu d'outils conceptuels qui rendent vraiment compte de cela.

Première chose : ce que tu dis suppose de maîtriser si peu que ce soit un avenir qui reste quand même, jusqu'à preuve du contraire, assez aléatoire, même si on peut définir des cadres dans lesquels ce que l'on va produire a de grandes chances de se réaliser. Deuxième chose : est-ce que cela ne veut pas dire que, si tu procèdes par états, dans tes projets, tu procèdes un peu comme un cinéaste qui fait des coupes ? Tu fais du mouvement avec des états stables, tu fais...

Des arrêts sur image ?

C'est cela, des arrêts sur image.

Oui, c'est difficile d'en parler. Evidemment, c'est simplificateur. Ce qui est important, dans ta première question, c'est ce que tu évoquais comme étant aléatoire mais "si peu que ce soit maîtrisé". C'est bien cela qui est en jeu. Bien sûr, ce serait absurde d'imaginer qu'on puisse maîtriser le futur pour toujours en organisant simplement ces "arrêts sur image". Non, la question c'est : quelles structures donner qui soient capables de jouer avec l'aléa ? Il ne s'agit plus de ces jardins que j'imaginai et sur lesquels tu as écrit¹ ; c'est beaucoup plus pragmatique que cela. Disons que des choses vont arriver ; on sait à peu près où elles arriveront, même si on ne peut pas imaginer ce qu'elles seront ni quel sera réellement leur usage. Nous ne savons pas qui vivra dans ces lieux, quel genre de vie s'installera là, ce qui est le plus important. Tu te souviens, tu parlais de piège pour mes jardins ; au fond, c'est presque la même chose. On peut, dans le territoire, et notamment dans le territoire urbain, installer des sortes de piège qui



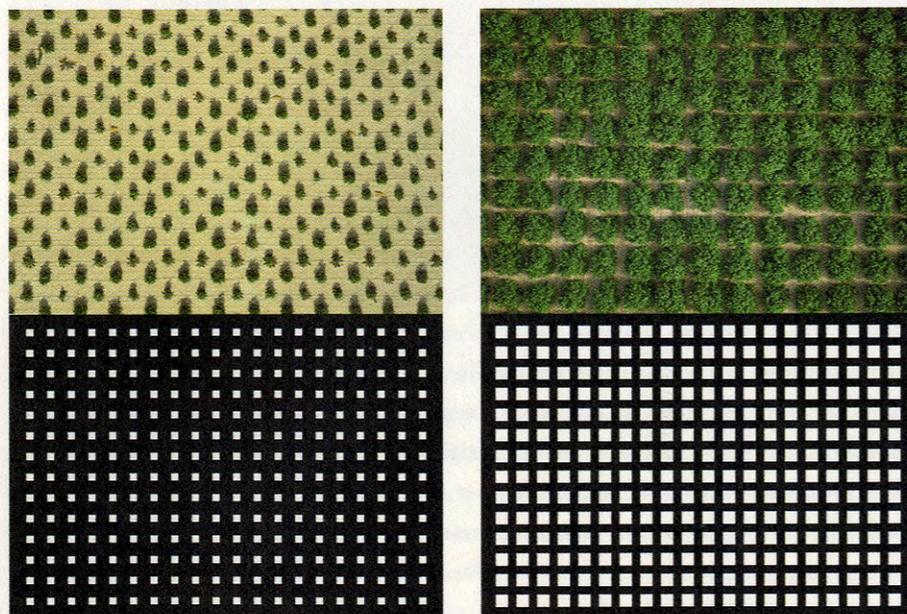
Boston, USA.
Travaux d'étudiants de Harvard University.

vont faire que la vie va s'installer, que les bâtiments seront plutôt là qu'ailleurs, qu'ils seront présentés de telle manière plutôt que de telle autre, que l'on vivra plutôt de telle façon. Ce sont des dispositifs qui vont non pas organiser, non pas contrôler, mais jouer avec ce mouvement. Il s'agit de piéger certains mécanismes qui, cette fois, ne sont plus naturels, mais sont des mécanismes humains, urbains, politiques avec de petites pièces qui vont résister et leur donner une nouvelle orientation.

2. C'est ce projet, à ce stade de développement, qui a été exposé au MOMA à New York en 2005.

Mais cela suppose que tu intervienes à des échelles très vastes, te permettant de penser des transformations qui concernent une ville tout entière... C'est le cas ?

Oui, à Bordeaux, on a un schéma pour toute la ville, en particulier pour la rive droite, qui est un territoire gigantesque de mille hectares. On est là en présence d'un grand territoire occupé par une industrie aujourd'hui en déshérence. Cette activité industrielle qui s'achève laisse des entrepôts vides, détruits les uns après les autres, libérant du même coup des surfaces disponibles. L'idée alors est de créer un mécanisme de substitution. Dans certains lambeaux de parcelles vacants, on va commencer à installer les structures d'un paysage. On remplace quelques parkings par des plantations et, au fur et à mesure de la mutation des parcelles, un paysage se met en place qui précède largement la transformation urbanistique. On fabrique donc la structure physique qui va accompagner les changements d'usage et les affectations de parcelles. C'est considérable, six kilomètres de long, c'est le miroir du centre de Bordeaux. Ce paysage-là n'est donc, encore une fois, qu'une ossature, qu'une collaboration à la transformation de la ville².

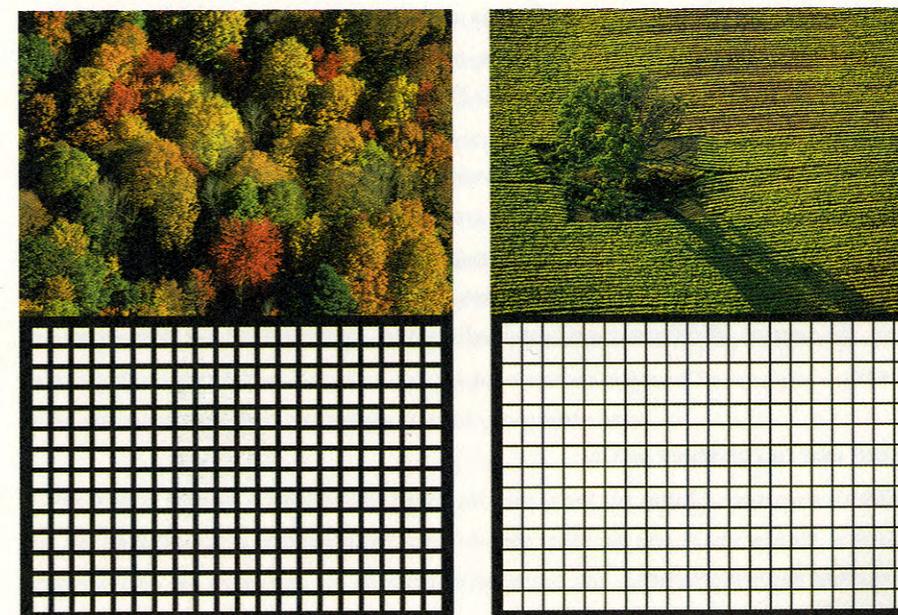


On sait pour quelle nouvelle affectation ?

Ce sera pour faire un espace public qui va être ensuite réaffecté... Ce qui est drôle, c'est que tout se passe comme si nous, paysagistes, nous mettions en place – on pourrait dire à compte d'auteur – une structure permettant l'organisation de ces mutations. A Bordeaux, il y a eu une étude à laquelle nous avons réussi à participer, avec des urbanistes et des économistes, pour planifier réellement la transformation des parcelles de la façon que je t'ai expliquée. Ce type d'intervention remplace heureusement une démarche urbanistique plus fréquente qui revient à laisser pourrir une situation pendant trente ans, puis à faire table rase pour installer un nouveau quartier. C'est, grosso modo, ce qui s'est passé dans l'est de Paris.

En somme, tu crées des transitions douces mais dirigées ?

C'est ça. Mais je me demande si "transition" est le bon mot. C'est un mot que je n'aime pas tellement, comme celui d'"intégration" ; ces termes ont toujours un peu l'air d'être une caution morale. En tout cas, disons qu'il s'agit de substitutions progressives. On passe de l'entrepôt au paysage et du paysage à la ville.



Bordeaux, rive droite, France.
Densités de plantation.
Clichés Alex MacLean.

En parlant de transition, je veux simplement dire que ce n'est pas la substitution violente d'un état par un autre état. C'est progressif.

Ce qui est important, c'est moins l'amortissement de la transformation que son orientation. Ce qui compte, c'est de donner un sens, une qualité à cette transformation, c'est de la contrôler.

Il y a là deux mots opposés : "contrôle" et "aléatoire".

Oui, c'est le contrôle de l'aléa. Ces charpentes qu'on installe ont une présence suffisante pour que l'aléa soit acceptable. L'aléa total est inacceptable pour nous. On pourrait en rediscuter. Qu'est-ce que l'aléa dans la ville ? La construction est à l'image de la société, elle ne peut pas être aléatoire. L'économie n'est pas aléatoire. Enfin, je ne me risquerai pas dans ces grands débats, mais toute construction urbaine obéit à des logiques. Ces logiques se voient, se matérialisent dans la fabrication de la ville. Donc, évidemment, il serait inacceptable de dire qu'on laisse faire les mécanismes...

Tu joues avec une sorte de curseur qui va du possible au nécessaire, du contrôle...

Il y a quelque chose que je n'ai pas dit. Disons, pour simplifier, que l'on fabrique d'abord une structure qui, elle, est absolument invariante, déterminée, choisie, voulue, dessinée. On construit l'ossature, le paysage, qui va accueillir des éléments soumis à l'aléa comme des quartiers, des îlots, des bâtiments, des circulations, des activités. Dans le développement d'un quartier, beaucoup de choses sont impossibles à déterminer trente ans à l'avance. En revanche, il y a des réalités physiques, une géographie que l'on fabrique qui, parce qu'elle est très fondée pragmatiquement pour des raisons d'exposition, de collecte des eaux, de pentes, d'orientation, est inaliénable, comme l'est un fleuve ou un coteau.

Sauf que tu l'orientes aussi.

Oui.

Tu peux la transformer.

Bien sûr.

Pour des raisons techniques, esthétiques aussi ?

Je me suis mal fait comprendre. Je ne parle pas de la géographie qui existe, mais de celle que je fabrique, donc du paysage. Ce sont des termes sur lesquels nous avons souvent discuté ensemble. Toi, tu as fini par parler de "nature intermédiaire"³. Ici, c'est un peu différent. Il s'agit de structures pérennes capables d'organiser une ville, dont certains éléments sont invariants, mais dont certains autres ne peuvent pas l'être et correspondent donc à cet aléa dont nous parlons. Il s'agit de cadrer l'aléa pour donner des qualités à des sites qui feront que les morceaux de ville qui se développent auront les qualités de ce paysage.

Je me réfère toujours à Olmsted, mais c'est exactement ce qui s'est passé dans son travail. Dans le cas de Brookline, au sud de Boston, où il existait des quartiers périphériques de maisons relativement ordinaires, il a fabriqué un paysage qui servait de viabilisation. Mais lui ne se contentait pas d'une ligne avec un égout central, comme le faisaient les Romains et comme on continue plus ou moins à le faire dans nos pays. Ici, en effet, quand on commence à construire un quartier, l'invariant, ce sont les égouts ; on met des rues par-dessus, les trottoirs accompagnent les rues, puis les lampadaires arrivent vite et les bâtiments se disposent en îlot.

Olmsted, en revanche, intervenait à l'échelle d'un paysage capable de récolter toutes les eaux de pluie du futur quartier, de telle sorte que l'accumulation de ces eaux permettent de chasser la vase accumulée dans la grande rivière marine Charles River. C'est ensuite seulement que la ville s'est progressivement développée : des immeubles ont souvent remplacé les maisons d'origine et plusieurs générations de quartiers se sont succédé dans ce paysage qui, lui, est resté ce qu'il était. C'est donc un modèle très différent du nôtre : la viabilisation est l'installation d'un paysage et elle ne ressortit pas à l'infrastructure. Les paysages sont une donnée invariante, pérenne (relativement), là où tout le reste est aléa. Chicago est, aux Etats-Unis, l'exemple le plus impressionnant de cette façon de faire, avec son extraordinaire système de parcs qui perdure encore aujourd'hui malgré une évolution considérable de la ville depuis cent cinquante ans.

En même temps, d'un certain point de vue, c'est un peu le contraire de ce que tu as commencé à m'expliquer, c'est-à-dire que, ce qui t'intéressait, c'était le mouvement du paysage. Or, là, c'est le paysage qui demeure et c'est le reste qui change.

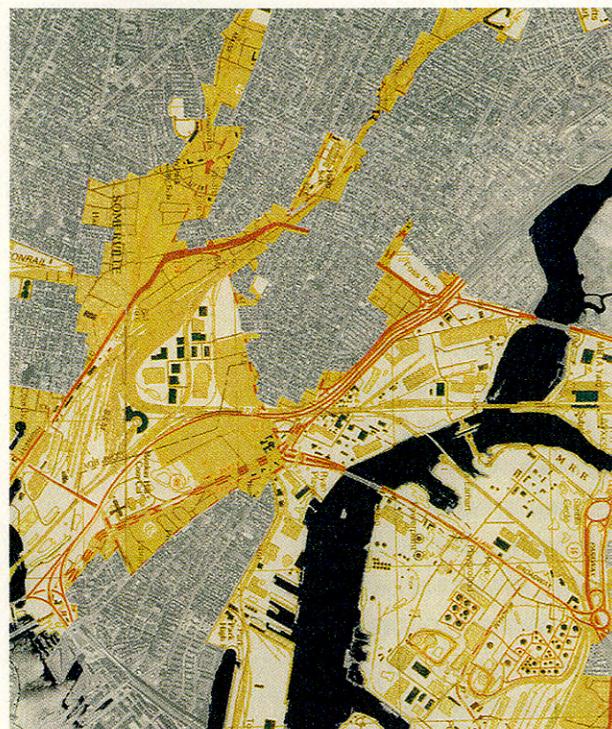
3. Allusion au titre de l'entretien de Michel Desvigne : "Le paysage, nature intermédiaire", entretien avec Gilles Davoine, *AMC Le Moniteur architecture*, n° 101, octobre 1999, p. 66. Lors de mon passage à Boston, en août 1999, nous avons longuement discuté ensemble de cet entretien que Michel Desvigne, qui enseignait alors à Harvard, était en train de retravailler (GAT).

Dans le cas d'Olmsted, oui. Parce qu'il a fabriqué un paysage réputé invariant, et cela presque d'un seul coup. Mais, dans le cas de Bordeaux, on est beaucoup plus dans l'idée de la transformation, car ce paysage ne se fait pas en une fois mais par étapes, durant cinquante ans, et en accompagnant la vente progressive des terrains. C'est donc très différent. Ce n'est pas un cadre stable qu'on installe, et autour duquel les choses changent : c'est une structure qui se constitue très

progressivement, qui a elle-même sa mobilité dans sa constitution et, j'y viens, dans sa matière même. On retrouve ici notre "nature intermédiaire". Par exemple, à Bordeaux, il s'agit de structures boisées dont la matière va évoluer. Je dis souvent que lorsque l'on plante cent jeunes sujets, il reste un adulte dans une forêt. Là, il s'agit d'interprétation urbaine, on n'est pas à ce niveau d'aléa dans la matière, même si la matière reste aléatoire.

En clair, chaque fois qu'un terrain se libère, on y plante en grande quantité de petits arbres. Ces arbres vont grandir. Il y aura des états successifs dans la maintenance de cette matière qui va évoluer, mais comme cette transformation procède par petites touches dans le temps, où que tu sois, tu auras différents états de ce paysage qui ne seront jamais synchronisés. Tu verras toujours autour de toi l'expression végétale du temps de la transformation. Dix ans après une plantation, un entrepôt est détruit. A cet endroit, tu plantes des arbres. Mais, à côté, ceux qui étaient petits dix ans avant ont grandi. Imagine plusieurs états successifs. Tu auras donc un paysage

quelquefois composé de très grands arbres, quelquefois de petits bosquets, parfois même de grandes prairies. C'est exactement ce que tu vois quand tu te promènes dans une forêt : une très grande futaie, puis un taillis, un taillis sous futaie puis pratiquement une friche, puis même une coupe à blanc. Donc le processus est un accompagnement du temps, mais la matière même témoigne de ce temps et évolue avec lui.



Boston, USA.
Travaux d'étudiants de Harvard
University.

Est-ce qu'on peut considérer que ces éléments paysagers, qui subsistent comme des landmarks – des marqueurs de paysage, qui inscrivent le paysage dans une temporalité longue affleurant dans l'espace –, seraient plus caractéristiques du paysagisme américain ? A la différence de la France, où les choses seraient plutôt au même niveau, plus synchroniques ?

Attention, tu évoques le paysage américain de manière plus large. Moi, je n'ai parlé vraiment que du travail d'un paysagiste américain qui fabrique la structure d'une ville. C'est différent. Chez Olmsted, je suis fasciné par la viabilisation proposée qui me paraît intéressante pour un paysagiste, bien plus que celle faite par les égouts. En revanche, celle que je propose aujourd'hui n'est pas tout à fait de la même nature puisqu'elle joue sur la miniaturisation de modes d'exploitation forestier ou agricole. Ce qui m'intéresse, moi, c'est le jeu très pragmatique et très physique de la transformation.

Peut-on dire que tes paysages en transformation, ce sont des paysages – on peut jouer sur les mots – de chantier, des paysages en chantier ? Tu dois penser ces paysages en chantier comme des paysages mobiles capables de produire quelque chose comme une ville elle-même en mutation, en transformation.

C'est une ville en mutation. C'est là où je ne suis peut-être pas assez clair. Tu imagines un grand terrain vague où l'on installe quelques haies et une ville qui viendrait dedans. C'est une ville déjà habitée, c'est une ville qui existe, dans laquelle le paysage est l'un des instruments de la transformation, l'instrument physique.

On pourrait t'objecter que cela peut être un alibi. On fait de la ville, peu importe la qualité, bonne ou mauvaise, et toi tu fais du paysage qui va de toute façon recouvrir (ou non), accompagner, voire exalter, le cas échéant, la ville. Mais c'est dissocié.

Tu as raison, on pourrait le prendre comme cela. Mais non, car la question est de savoir comment, dans un quartier futur, on va circuler, comment on va répartir – c'est peut-être le point le plus important – les surfaces qui seront publiques et celles qui seront privées. C'est ça, le plan d'urbanisme : l'affectation des parcelles privées et la maîtrise des parcelles publiques. Aujourd'hui, dans nos villes contemporaines, dans ces quartiers industriels à l'abandon, pratiquement tout est privé.

Pour que ces espaces deviennent une ville habitable, il faut anticiper, définir ce que seront ces espaces publics. Sinon, on attend et on fait des grandes zones. Comment faire pour fabriquer un paysage où ce domaine public irrigue, structure tout ce qui sera ensuite privé ?

En général, quand tu regardes un plan d'urbanisme, sa référence c'est la ville classique. On organise les grandes voies, on ménage comme le veut la loi une réserve de tant pour cent pour les espaces verts, et puis on construit quelques places, parce qu'on pense qu'autour de ces places des commerces, des cafés et je ne sais quel édifice public viendront s'installer. Ici, il s'agit d'autre chose : on va utiliser ce quota de surfaces publiques – à peu près trente pour cent de la surface doit être publique, répartie pour moitié en voies de circulation et pour moitié en espaces du genre parcs, places, etc. –, en se demandant, à partir de là, comment fabriquer un véritable paysage, et même comment anticiper une manière d'habiter toutes ces parcelles privées. Pour ma part, je pense qu'il faut produire une sorte d'irrigation complexe et profonde des parcelles privées, en aucun cas un zonage. L'intérêt de cette façon de faire, c'est que cette structure publique que l'on anticipe s'installe toujours sur des réalités physiques, d'ordre géographique – le bord d'un fleuve, par exemple, ou un coteau, des canaux de drainage, d'anciennes structures agricoles –, et que l'on compose ainsi une ville en anticipant ses futurs espaces publics que l'on installe sur des éléments forts du paysage préexistant.

Est-ce une espèce d'utopie paysagère ? C'est penser que le paysage va pouvoir donner les qualités d'une ville en définissant son espace public futur. Est-ce qu'on a un exemple de cela qui existe déjà ?

Oui, parce qu'au fond ce n'est que la transposition de ce que l'on connaît de la fabrication de la ville historique. Souvent, on sait regarder des structures agricoles qui ont produit des structures de viabilisation, qui ont elles-mêmes donné progressivement de la structure urbaine. En fait, ce n'est que la métaphore de processus historiques de transformation des paysages agricoles vers des paysages urbains. Simplement, aujourd'hui, c'est de ce mécanisme que l'on s'inspire, et non plus des logiques agricoles que l'on chercherait à reconstituer, ce qui serait aberrant. C'est donc moins une utopie que tu ne l'imagines, parce que ce mouvement renoue avec des pratiques historiques.

PAGE SUIVANTE
Jardin japonais, Tokyo, Japon.



Donc tu contractes, en quelque sorte, une expérience historique pluri-centenaire en quelques décennies ?

C'est exactement cela.

Du coup, tu produis, dans un temps accéléré, une ville qui ne peut pourtant pas non plus croître de manière aussi rapide. Bien sûr, sa croissance est planifiée, mais elle va évoluer dans un temps qui lui est propre. Tu as donc quand même deux temporalités. Tu simules une histoire, tu la récapitules, tu la contractes dans un temps urbain, si l'on peut dire, qui, lui, a besoin de sa propre respiration pour pouvoir permettre l'installation d'usages, etc.

Oui, mais ce paysage accompagne des mutations. C'est-à-dire que la ville aussi ne commence pas après que le paysage est terminé. De nouveaux quartiers s'installent dès aujourd'hui. A Bordeaux, on a d'ores et déjà commencé à construire ce paysage et on a d'ores et déjà des bâtiments neufs qui sont construits. C'est ça qui est compliqué à voir et, *a fortiori*, à concevoir. Rien n'est synchro. Moi, je revendique l'idée que c'est magnifique, cette manière de penser la ville.

Habituellement, la première tranche de la transformation de la ville est une grande parcelle où arrive le premier quartier. Dans le cas qu'on a proposé, la première tranche de cette ville va être, en fait, une constellation de bâtiments

qui vient s'installer dans le tissu existant. Il y a des temps successifs mais cela ne se traduit pas par une zone. Une des préoccupations des économistes qui ont accompagné cette étude de Bordeaux, c'est, par exemple, de faire en sorte que, dans ce territoire qui est très grand, il n'y ait pas de lieux inhabités pendant vingt ou trente ans. Le grand risque, en effet, c'est qu'il y en ait : tu fais un quartier là-dedans, une zone formidable, mais tout le reste est atroce. Comment faire pour donner des amorces de vie tout de suite ? Avec le système de transformations que je propose, on peut organiser cela en intervenant partout par touches progressives.

Jardin japonais, Tokyo, Japon.



Tu travailles sur le simultané, et le modèle, que tu rejettes, c'est le successif ? Non pas l'un après l'autre, mais l'un pendant l'autre ?

Oui, mais surtout avec ce qui existe. On n'attend pas que tout soit pourri pour raser et reconstruire, on joue avec ce qui est là. Et, bien sûr, c'est l'évidence, on contrôle ce que cela donnera. L'objectif est de constituer une ville.

Peut-on dire alors que la ville, comme le paysage, est une sorte de révolution ou, disons, de mutation permanente mais que c'est un phénomène que nous ne percevons pas vraiment pour de multiples raisons, culturelles, politiques, etc. ?

Oui, et mon ambition, c'est que nos métiers s'intéressent à cette mutation, ne jouent pas sur une image statique improbable mais justement sur la transformation permanente de la ville. A Tokyo, soixante-dix pour cent des bâtiments ont moins de trente ans. Pour rejoindre les nouvelles normes sismiques, toute cette ville doit être reconstruite. C'est un transformisme continu, et ces deux temples identiques dont le bois de l'un sert à reconstruire l'autre sont emblématiques de ce point de vue ; mais la ville de Tokyo elle-même est l'image parfaite de cette transformation. Je ne suis pas sensible au caractère colossal des grands travaux en Chine, car il s'agit là d'autre chose : c'est l'exode rural concentré en un temps très court et qui produit tout à coup une croissance monstrueuse des villes. Au Japon, c'est différent, et ça ressemble davantage à ce que je raconte : soixante-dix pour cent de bâtiments de moins de trente ans dans une ville de quinze millions d'habitants. C'est l'équivalent de toute l'agglomération parisienne ! Les Japonais aiment ça. Ils aiment agir sur leur ville. Je ne veux pas qu'on devienne asiatiques pour autant, mais cela n'en reste pas moins fascinant.